

**5<sup>e</sup> dimanche de Pâques - Année B**  
**Frère Giovanni Battista**  
**Livre des Actes des Apôtres 9, 26-31**  
**Psaume 21**  
**Première lettre de saint Jean 3, 18-24**  
**Évangile selon saint Jean 15, 1-8**  
**Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris**  
**28 avril 2024**

L'évangile que nous venons d'entendre nous livre une bonne nouvelle qu'il ne faudrait pas écouter rapidement, sans attention : « *en dehors de moi* », nous dit Jésus, « *vous ne pouvez rien faire* ». Voilà le constat qu'aujourd'hui le Seigneur nous invite à intérioriser et à faire nôtre : « *en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire* ».

Nous étions sans doute déjà au courant de cet état de choses, au moins théoriquement, à savoir que tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons vient de Lui. Mais cet aveu conscient et serein de notre incapacité radicale, auquel l'évangile de ce jour nous ouvre, ce constat d'impuissance, n'est pas une invitation, de la part du Seigneur, au découragement, à la mésestime de soi ou à la dévalorisation des dons et des talents dont nous avons été enrichis par la nature (ou plutôt par Dieu lui-même). Par cet avertissement, le Seigneur vise plutôt à nous ouvrir les yeux, à changer notre manière de regarder. L'être humain est humainement incapable d'atteindre la réalisation de sa vie et de la plénitude de sa vocation. Et pourtant il y a, inscrit en lui, un désir indélébile de le faire. Comment, donc, peut-il avancer ?

On peut envisager trois moyens, ou plutôt trois ouvertures à vivre pour avancer vers la vie en plénitude, exprimée dans cet évangile par l'idée de porter beaucoup de fruit.

Premièrement, repérer dans notre vie les lieux de non-fécondité. Chacun de nous vit des échecs, fait l'expérience parfois de tourner en rond dans ses projets, dans ses désirs, dans ses espérances ; il peut même y avoir des promesses que le Seigneur nous a adressées, ou des intuitions que Lui-même a semées dans notre cœur qui ont du mal à devenir une réalité concrète. Comment faire alors pour gérer tout cela ? Que faire à l'égard de ce côté moins passionnant de notre existence, moins efficace, dont nous ne sommes pas fiers et pourrions même avoir honte ? Chacun, sans doute, tout au long de sa vie, apprend à trouver la manière d'assumer et de dépasser tout cela.

Mais ne soyons pas trop rapides dans cette démarche de réajustement des choses. Car il y a une grâce à accueillir dans tout cela. Une grâce qui ne va pas tant réajuster rapidement les choses pour nous empêcher de voir notre réalité concrète, comme s'il s'agissait de nous offrir une consolation qui masquerait nos défaillances, que nous donner la force de nous ouvrir à notre vulnérabilité, et même avec une certaine joie.

Qui ne découvre pas sa propre vulnérabilité comme un lieu de rencontre de Dieu aura du mal à devenir adulte dans la foi, parce qu'il vivra toujours, un peu comme le font les enfants (mais pour eux c'est normal et justifié), dans les rêves, dans les fables, dans les histoires qu'il se raconte, dans la comparaison avec les autres ou la recherche spasmodique de leur estime. La première prise de conscience qui peut devenir un réel exercice spirituel c'est, au contraire, de ne pas fuir notre vulnérabilité. « *En dehors de moi,* » nous dit Jésus, « *vous ne pouvez rien faire* » : ce n'est pas seulement un triste constat, mais une véritable bonne nouvelle. Nous ne pouvons pas nous suffire. Pour être pleinement nous-mêmes il nous faut plus que nous-mêmes. De quoi, alors, avons-nous besoin ?

« *Demeurez en moi, comme moi en vous* ». C'est le premier et le seul impératif que Jésus nous adresse dans cette page d'évangile. Et le Seigneur ne se contente pas de nous le dire une seule fois ; il approfondit le sujet, en y ajoutant d'abord une promesse : « *Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit* », et en nous montrant quel est le premier fruit de cette inhabitation réciproque : « *Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voulez, et cela se réalisera pour vous* ».

Voilà la deuxième ouverture à vivre, après nous être ouverts à la grâce qui jaillit dans notre vulnérabilité : c'est l'apprentissage de cette inhabitation réciproque. C'est une perspective passionnante, c'est sans doute un horizon qui nous attire en profondeur, mais une question fondamentale reste ouverte : que veut dire demeurer dans le Christ ? Et comment cela peut-il se vivre concrètement ? Faut-il être de grands mystiques pour vivre réellement, et non pas seulement dans notre imagination, cette inhabitation réciproque ?

Or, si nous nous appuyons sur la liturgie de la Parole de ce jour, nous trouvons une indication claire pour commencer à demeurer dans le Christ. C'est toujours saint Jean qui nous la fait découvrir, non pas dans son évangile mais dans sa lettre : « *Celui qui garde ses commandements demeure en Dieu, et Dieu en lui* ». Et pour être encore plus précis : « *Or, voici son commandement : mettre notre foi dans le nom de son Fils Jésus Christ, et nous aimer les uns les autres comme il nous l'a commandé* ».

Pour demeurer en Jésus, il n'est pas seulement question d'avoir foi en Lui, mais il s'agit de vivre une profonde ouverture : l'ouverture aux autres par la charité. Les autres, parmi lesquels il faut sans doute compter premièrement les personnes qui nous entourent, sont le chemin le plus concret que Jésus nous donne pour demeurer en Lui. On pourrait objecter que l'accueil de la Parole de Jésus suffit pour

demeurer en Lui, que Jésus lui-même a dit : « *Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous* », mais l'expérience spirituelle nous montre qu'une parole qui ne mûrit pas en charité est une parole étouffée, comme la semence jetée en terre qui, pour plusieurs raisons, ne parvient pas à porter du fruit. Qui croirait vivre une relation intense et profonde avec le Christ sans y intégrer le monde qui l'entoure et façonne, de fait, sa réalité quotidienne, serait en train de se regarder lui-même dans un miroir, comme le dit saint Jacques dans sa lettre (1,23) : « *Il s'observe, part, et oublie comment il était* » (1,24 BJ).

Mais nous ne pouvons pas passer sous silence la troisième ouverture, le troisième moyen que Jésus nous offre. Ouverture à notre vulnérabilité et ouverture aux autres par la charité ne suffisent pas. Il y a une troisième disponibilité à laisser mûrir dans notre esprit : « *tout sarment qui porte du fruit,* » nous dit Jésus, « *mon Père le purifie en le taillant, pour qu'il en porte davantage* ». Porter du fruit, c'est une bonne chose qui plaît à tout le monde ; mais là, il n'est pas seulement question de porter du fruit, mais d'en porter davantage. Un "davantage" que, si nous l'entendons en termes de quantité, nous pourrions aussi comprendre en termes de "qualité". Porter du fruit ? Oui, mais pas n'importe quel fruit, et pas non plus simplement celui que nous souhaiterions porter, mais porter le fruit que le Père veut faire pousser sur les sarments que nous sommes.

Autrement dit, la troisième ouverture à vivre consiste non seulement à être féconds mais à remettre la maîtrise de notre fécondité dans les mains du Père. Et c'est l'ouverture la plus grande et la plus belle que nous sommes appelés à vivre. Nous partons d'une blessure (celle de notre vulnérabilité), passons par une autre blessure (celle de la charité), pour nous ouvrir enfin aux émondages qui nous permettent de ne pas devenir les maîtres et les propriétaires de notre fécondité, aux purifications qui nous permettent de rester libres, même à l'égard de la vie que nous pouvons partager avec les autres. Et c'est un passage essentiel, parce que non seulement il nous rend féconds, mais féconds de la fécondité du Christ, pour que nous portions du fruit, et que notre fruit demeure (cf. Jn 15,16).